

Et si on arrêtait
de faire semblant ?

Du même auteur

Les Corrections

Éditions de l'Olivier, 2002

Points n° 1126

Pourquoi s'en faire ?

Éditions de l'Olivier, 2003

La Vingt-Septième Ville

Éditions de l'Olivier, 2004

Points n° 1398

La Zone d'inconfort

Éditions de l'Olivier, 2007

Points n° 1995

Freedom

Éditions de l'Olivier, 2011

Points n° 2855

Purity

Éditions de l'Olivier, 2016

Points n° 4604

Phénomènes naturels

Éditions de l'Olivier, 2018

Points n° 4953

JONATHAN FRANZEN

Et si on arrêta de faire semblant ?

*traduit de l'anglais (États-Unis)
par Olivier Deparis*

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

Les essais rassemblés dans cet ouvrage sont extraits de *Farther Away* et de *The End of The End of The Earth*, respectivement parus en 2012 et en 2018 chez Farrar, Straus and Giroux. Y a été ajouté « Et si on arrêta de faire semblant ? » (« What If We Stopped Pretending ? »), paru le 8 septembre 2019 dans le *New Yorker*.

Une première édition de « L'île de la solitude » (« Farther Away ») a paru en 2015 dans un fascicule publié hors commerce par les Éditions de l'Olivier, sous le titre « Loin du monde – David Foster Wallace et l'île de la solitude ».

Les Éditions de l'Olivier remercient *Feuilleton* de leur avoir permis de reproduire ici « Horrible Méditerranée », la traduction par Anne Wicke de « The Ugly Mediterranean », parue en 2012 dans son quatrième numéro et révisée conformément au texte d'origine pour la présente édition.

ISBN 978.2.8236.0349.1

© Jonathan Franzen, 2012, 2018, 2019.

© Éditions de l'Olivier pour l'édition en langue française, 2020.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Pour Kathy, une fois de plus,
et à la mémoire de Martin Schneider-Jacoby
et de Mindy Baha El Din*

Souffrir ne vous tuera pas

Discours aux nouveaux diplômés
de Kenyon College

Bonjour, jeunes gens de la promotion 2011. Bonjour à vos familles et à vos professeurs. C'est pour moi un honneur et un plaisir d'être ici aujourd'hui.

Je vais partir du principe que vous saviez tous à quoi vous vous exposiez en choisissant un écrivain pour prononcer ce discours, et je vais donc faire ce que font les écrivains, c'est-à-dire parler de moi en espérant que mon expérience personnelle trouvera un écho en vous. Je souhaiterais aborder la question de l'amour et la place qu'il occupe dans ma vie et dans le monde technocapitaliste étrange dont vous héritez.

Il y a quelques semaines, j'ai remplacé mon BlackBerry Pearl que j'avais depuis trois ans par un BlackBerry Bold, beaucoup plus puissant et doté d'un appareil photo de cinq mégapixels et d'une connexion 3G. J'étais naturellement émerveillé devant les améliorations technologiques apportées en trois ans. Même sans avoir aucun appel à passer, aucun texto ni e-mail à envoyer, impossible de m'arrêter de tripoter mon nouveau BlackBerry pour profiter de la formidable précision de son écran, de la maniabilité de son mini-pavé tactile, de sa vitesse de réaction ahurissante, de l'élégance hypnotique de son interface graphique. Bref, j'étais amoureux de mon nouveau téléphone. J'avais bien évidemment été tout aussi amoureux de son prédécesseur, mais avec le temps la flamme s'était éteinte. J'avais perdu confiance en mon Pearl.

Problèmes de fiabilité, d'honnêteté, de compatibilité – vers la fin, je me demandais si mon appareil n'était pas tout simplement devenu fou. Il m'a fallu me rendre à l'évidence : le lien s'était rompu entre nous.

Est-il besoin de préciser que, à moins de pousser l'anthropomorphisme jusqu'à imaginer mon ancien BlackBerry peiné par mon désamour, notre relation était totalement unilatérale ? Je le précise malgré tout. Je soulignerai également que l'on qualifie couramment de *sexy* les derniers modèles en date et que, en voyant les prouesses que nous permettent de faire aujourd'hui ces téléphones, comme commander certaines actions par la voix ou agrandir l'image en écartant les doigts, nos ancêtres nous auraient pris pour des magiciens. J'ajouterai que pour décrire une relation érotique fonctionnant parfaitement, on parle de *magie*. J'avancerai en outre l'idée que, conformément à la logique du technos-consumérisme, qui veut que le marché devine et satisfasse les besoins du consommateur, notre technologie s'est perfectionnée dans la création de produits correspondant à notre idéal d'une relation érotique, où l'objet exauce tous nos vœux, instantanément, sans nous demander aucune contrepartie, nous donnant un sentiment de toute-puissance, et ne nous fait pas vivre un enfer lorsque nous le rangeons dans un tiroir pour le remplacer par un objet plus sexy encore ; que (plus généralement) le but ultime de la technologie, le *telos* de la *technè*, est de remplacer le monde naturel indifférent à nos désirs – un monde d'ouragans, de souffrances et de cœurs brisés, un monde de *résistance* – par un monde qui nous comble, au point de n'être plus qu'une extension de nous-mêmes. Je poserai enfin que le monde du technos-consumérisme est donc entravé par le vrai amour, et qu'il n'a d'autre choix que de l'entraver à son tour.

Son arme numéro un : marchandiser son ennemi. Nous avons tous nos exemples préférés, plus nauséabonds les uns que les autres, de la marchandisation de l'amour. Les miens comprennent l'industrie du mariage, les pubs télé montrant de mignons petits enfants,

le fait d'offrir des voitures pour Noël et l'association grotesque entre les bijoux en diamant et le dévouement éternel. Le message étant, dans chaque cas, que si vous aimez une personne vous devez lui acheter des biens matériels.

Phénomène corollaire, « *to like* », verbe employé en anglais pour exprimer le goût que l'on porte à quelque chose ou quelqu'un, est en train de se transformer, sous l'influence de Facebook, d'un état d'esprit à une action que l'on exécute à l'aide de sa souris ; d'un sentiment à l'affirmation d'un choix de consommateur. Le goût est d'ailleurs ce qui, dans la culture commerciale en général, fait fonction d'amour. Tous les produits de consommation ont ceci de frappant – et c'est particulièrement vrai des téléphones portables et de leurs applications – qu'ils sont immensément attrayants. C'est même ce qui caractérise un produit de consommation, par opposition à un produit qui se contente d'être lui-même et dont les fabricants ne sont pas obsédés par l'idée de vous plaire. Je pense ici aux réacteurs d'avions, au matériel de laboratoire, à l'art et à la littérature dignes de ce nom.

Mais considérons le problème sur le plan humain et imaginons une personne définie par un besoin désespéré de plaire. Que voyons-nous ? Nous voyons une personne privée d'intégrité, privée de noyau. Dans les cas les plus pathologiques, nous voyons un narcissique – quelqu'un qui ne supporte pas de voir ternie l'image qu'il a de lui-même par le fait de ne pas plaire, en conséquence de quoi, soit il se coupe des autres, soit il ne recule devant rien, quitte à perdre son intégrité, pour plaire.

Vouer son existence à plaire, cependant, et adopter la personnalité nécessaire à cela, c'est montrer que l'on a abandonné l'espoir d'être aimé pour ce que l'on est vraiment. Et si l'on parvient à manipuler les autres de manière à leur plaire, on aura probablement du mal à ne pas les mépriser, car on les aura bernés. On se servira d'eux pour être satisfait de soi, mais que vaudra cette satisfaction si elle nous est apportée par des gens que l'on ne respecte pas ? Ce type de comportement peut vous conduire à la dépression, à

l'alcoolisme ou, si vous êtes Donald Trump, à briguer un mandat présidentiel (avant de vous retirer).

Les produits technologiques de consommation, eux, bien sûr, ne feraient jamais rien d'aussi peu attrayant, n'étant pas des humains. Ils favorisent cependant le narcissisme, dont ils sont de grands alliés. Outre un désir de plaire, ils possèdent, intégré en eux, celui de nous renvoyer une image positive de nous-mêmes. Nos vies paraissent tellement plus intéressantes filtrées par l'interface sexy de Facebook. Stars de nos propres films, nous ne cessons de nous photographier, nous actionnons notre souris et une machine nous confirme notre sentiment de maîtrise. Et cette machine n'étant qu'une extension de nous-mêmes, nous n'avons pas à mépriser sa docilité comme avec des êtres humains. C'est un cercle sans fin. Le miroir nous plaît et nous plaisons au miroir. Déclarer une personne comme amie sur un réseau social, ce n'est que l'ajouter à sa collection personnelle de miroirs flatteurs.

J'exagère peut-être un peu. Je me mets à votre place, vous devez en avoir plus qu'assez d'entendre des quinquagénaires grincheux taper sur les réseaux sociaux. Je cherche avant tout ici à établir un contraste entre les tendances narcissiques de la technologie et la question du vrai amour. Mon amie romancière Alice Sebold aime comparer l'effort d'aimer quelqu'un à une « descente à la mine ». Elle a en tête toutes les salissures inévitablement projetées par l'amour sur le miroir où nous nous contemplons. Le fond du problème, c'est que chercher à plaire à tout prix est incompatible avec les relations amoureuses. Tôt ou tard, vous vous retrouvez à hurler, pris dans une vilaine dispute, et vous entendez sortir de votre bouche des choses qui ne vous plaisent pas du tout, des choses qui brisent l'image que vous avez de vous-même, celle d'une personne juste, gentille, cool, séduisante, mesurée, drôle, *aimable*. Quelque chose de plus réel que de l'amabilité est sorti de vous, et tout à coup vous avez une vraie vie, avec de vrais choix à faire. Il ne s'agit plus d'affirmer une préférence de consommation bidon entre un BlackBerry et un iPhone, mais de répondre à la question :

est-ce que j'aime cette personne ? Et, pour l'autre : cette personne m'aime-t-elle ? Quelqu'un dont l'identité profonde vous plaît jusqu'à la dernière particule, ça n'existe pas. Voilà pourquoi un monde reposant sur le plaisir est en réalité mensonger. Quelqu'un dont on *aime* l'identité profonde jusqu'à la dernière particule, ça, en revanche, oui, ça existe. Voilà pourquoi l'amour représente une telle menace existentielle pour l'ordre technoconsommériste : il révèle le mensonge.

Un des réconforts que je trouve dans l'invasion de téléphones portables qui empoisonne mon quartier de Manhattan est que, parmi la foule des zombies rédacteurs de textos et des pipelettes organisatrices de soirées qui hantent les trottoirs, il m'arrive de marcher à côté d'une personne en train de s'engueuler pour de bon avec un être aimé. Sans doute préférerait-elle régler ses comptes ailleurs que sur ce trottoir, en public, mais ça lui tombe dessus à ce moment-là, elle n'a pas le choix et elle a toutes les peines du monde à rester cool. Elle crie, accuse, implore, insulte. C'est ce genre de chose qui me redonne de l'espoir pour le monde.

Je ne veux pas dire par là que l'amour se réduit à la dispute, ou que les gens radicalement centrés sur eux-mêmes ne sont pas capables d'accuser ou d'insulter. Ce qui caractérise l'amour, c'est une empathie absolue, née de la révélation intime qu'un autre que soi est tout aussi réel que soi. Voilà pourquoi l'amour, tel que je le conçois, ne peut être que spécifique. Vouloir aimer l'humanité tout entière est une entreprise louable mais paradoxalement nombriliste, car celui qui s'y applique reste focalisé sur lui-même, sur son bien-être moral ou spirituel. Alors que pour aimer une personne en particulier et faire siennes ses luttes et ses joies, il faut renoncer à une partie de soi.

Durant ma quatrième année d'études, j'ai suivi le premier cours de théorie littéraire jamais proposé par mon université, et je me suis épris de l'étudiante la plus brillante du cours. Tous deux séduits par le sentiment de puissance que nous a aussitôt donné la théorie littéraire – elle rejoint à cet égard la technologie de consommation

moderne –, nous nous flattions de notre sophistication par rapport aux étudiants qui continuaient de se livrer à ces analyses proches du texte, ennuyeuses et éculées. Pour diverses raisons théoriques, nous avons également jugé opportun de nous marier. Ma mère, qui avait passé vingt ans à faire de moi une personne avide d'un amour dans lequel s'engager pleinement, a fait alors volte-face et m'a recommandé de passer ma vingtaine, je cite, « libre et sans attache ». Naturellement, dans la mesure où je pensais qu'elle vivait dans l'erreur, j'ai supposé qu'elle se trompait là-dessus aussi. J'ai appris à mes dépens que l'engagement dans le couple est une bien sale affaire.

La première chose dont nous nous sommes défaits a été la théorie. Comme me l'a mémorablement fait remarquer un jour ma future épouse après une scène malheureuse au lit : « On ne peut pas se déconstruire et se déshabiller en même temps. » Nous avons passé un an sur des continents différents et avons rapidement découvert que, s'il était amusant de truffer de tirades théoriques les pages des lettres que nous nous adressions, il était moins amusant de les lire. Mais ce qui a vraiment tué la théorie pour moi – et a commencé à me guérir, plus généralement, de mon obsession pour la manière dont me percevaient les autres –, ç'a été mon amour de la fiction. On peut trouver une légère similarité entre corriger un texte de fiction et corriger sa page Web ou son profil Facebook, mais une page de prose ne jouit pas de ce bel habillage graphique permettant de mettre en valeur son image de soi. Si vous succombez à l'envie de faire à votre tour le cadeau que représente pour vous la fiction des autres, vous allez forcément finir par remarquer ce qu'il y a de frauduleux ou de réchauffé dans vos propres pages. Ces pages sont elles aussi un miroir, et si vous aimez vraiment la fiction, vous constaterez que seules celles qui vous reflètent tel que vous êtes sont bonnes à garder.

Le risque ici, bien sûr, c'est le rejet. Nous pouvons tous supporter de déplaire de temps en temps, le nombre de ceux à qui nous sommes susceptibles de plaire étant infini. Mais exposer son être

tout entier, non pas uniquement sa facette la plus agréable, et le voir rejeté, peut s'avérer terriblement douloureux. La perspective de la douleur – causée par la perte, la séparation, la mort – est ce qui, d'une manière générale, rend si tentant d'éviter l'amour et de se réfugier dans le monde du plaisir. Ma femme et moi nous étant mariés trop jeunes, nous avons fini par renoncer à une si grande part de nous-mêmes et par nous infliger tant de douleur que nous avons eu chacun de quoi regretter d'avoir sauté le pas.

Pourtant, je n'ai jamais réussi à le regretter tout à fait. D'une part, nos efforts soutenus pour respecter notre engagement ont fini par faire partie intégrante des personnes que nous étions – nous n'étions pas des molécules d'hélium flottant, inertes, à travers la vie, nous nous sommes unis et transformés. D'autre part – et c'est peut-être là le message principal que je vous adresse aujourd'hui –, souffrir est désagréable mais pas mortel. Si vous considérez l'autre choix qui s'offre à vous – un rêve d'autosuffisance anesthésiée, entretenu par la technologie –, la douleur apparaît comme le produit et l'indicateur naturels du fait d'être vivant dans un monde résistant. Avoir vécu sans souffrir, c'est ne pas avoir vécu. Ne serait-ce que se dire : « Oh, je me frotterai à cette histoire d'amour et de douleur plus tard, quand j'aurai trente ans », c'est se condamner durant dix ans à simplement occuper de l'espace sur la planète en épuisant ses ressources. À être (au sens le plus accablant du terme) un consommateur.

Ce que j'ai dit plus tôt sur la façon dont s'appliquer à une chose qu'on aime vous oblige à vous voir tel que vous êtes ne se restreint pas à l'écriture de fiction : c'est vrai pour toute activité pratiquée avec passion. Il en est pour moi une autre dont j'aimerais vous parler en guise de conclusion.

J'ai toujours eu un goût pour le monde naturel. Quand j'étais étudiant, ce n'était pas encore une passion, mais j'y étais sensible, incontestablement. Ça peut être très joli, la nature. Porté par mon engouement pour la théorie critique, traquant tout ce qui n'allait pas dans le monde et cherchant des raisons de haïr ses

gouvernants, je me suis instinctivement tourné vers l'écologie. Il y avait beaucoup de choses qui n'allaient pas dans l'environnement. Et plus j'observais ces choses – l'explosion de la population et de la consommation des ressources, la hausse des températures, la pollution des océans, l'exploitation de nos dernières forêts primaires –, plus je devenais misanthrope. À la fin, alors que mon couple se délitait et que je me disais que c'était une chose de souffrir mais que c'en était une autre de passer le reste de ma vie de plus en plus en colère et malheureux, j'ai décidé sciemment de ne plus m'inquiéter pour l'environnement. Je ne pouvais personnellement rien faire de décisif pour sauver la planète, et je voulais me consacrer à mes passions. J'ai continué de veiller à limiter au minimum mon empreinte carbone, mais c'est tout ce dont j'étais capable sans retomber dans la rage et le désespoir.

Et puis m'est arrivée une drôle de chose. C'est une longue histoire, mais en résumé je suis tombé amoureux des oiseaux. Ça ne s'est pas fait sans une résistance significative de ma part, car ce n'est pas cool du tout d'être un ornithologue amateur, tout ce qui trahit une passion véritable n'étant, par définition, pas cool. Mais peu à peu, malgré moi, j'ai développé cette passion-là, et si une passion est à cinquante pour cent obsession, elle est à cinquante pour cent amour. Alors oui, j'ai tenu une liste méticuleuse des oiseaux que je voyais et oui, je me suis donné un mal fou pour voir de nouvelles espèces. Mais, et c'est tout aussi important, chaque fois que j'observais un oiseau, n'importe lequel, même un pigeon ou un moineau, je sentais mon cœur se remplir d'amour. Et l'amour, comme je m'efforce de le dire aujourd'hui, c'est le point de départ de nos problèmes.

Car dès lors, n'ayant plus simplement un goût pour la nature mais un amour pour une partie spécifique et vitale de celle-ci, je n'ai eu d'autre choix que de me remettre à m'inquiéter pour l'environnement. La situation de ce côté-là ne s'était pas arrangée depuis que j'avais décidé de ne plus m'en faire – elle s'était même fortement dégradée, mais, à présent, ces forêts, ces zones humides,

ces océans qui étaient menacés n'étaient plus simplement pour moi de beaux décors à admirer. Ils étaient l'habitat des animaux que j'aimais. C'est alors qu'un curieux paradoxe s'est fait jour. Ma préoccupation pour les oiseaux sauvages n'a fait qu'accentuer la colère, la douleur, le désespoir que m'inspirait la planète, et pourtant, alors que je commençais à m'impliquer dans la protection de ces oiseaux et que j'en apprenais davantage sur les nombreuses menaces auxquelles ils font face, il m'est devenu plus facile, et non l'inverse, de vivre avec ma colère, mon désespoir et ma douleur.

Comment est-ce possible ? Je pense que mon amour pour les oiseaux m'a comme ouvert une porte vers une partie importante et moins égoïste de moi-même dont j'ignorais l'existence. Au lieu de continuer à me laisser porter par ma vie de citoyen du monde, au gré de ce qui me plaisait ou me déplaisait et en repoussant mon engagement à plus tard, j'ai été confronté à un moi qu'il me fallait soit accepter soit rejeter totalement. C'est là l'effet de l'amour sur les gens. Car être en vie un temps et devoir mourir bientôt, c'est une vérité fondamentale pour nous tous. Cette vérité est la cause première de toute notre colère, toute notre douleur, tout notre désespoir. Cette vérité, on peut soit la fuir, soit, par le biais de l'amour, l'embrasser.

Encore une fois, je ne m'attendais pas du tout à tomber amoureux des oiseaux. Jusque-là, je m'étais peu intéressé aux animaux. Dois-je regretter d'avoir découvert les oiseaux si tard dans ma vie ou m'estimer heureux de les avoir découverts tout court ? Toujours est-il que lorsqu'un amour comme celui-là vous frappe, quel que soit le moment, il change votre rapport au monde. Dans mon cas, par exemple, j'avais abandonné le journalisme après quelques expériences de jeunesse, étant moins enthousiasmé par le monde des faits que par celui de la fiction. Mais depuis que ma conversion aviaire m'a appris à aller au devant de ma douleur, ma colère et mon désespoir plutôt que de les fuir, je me suis assigné une nouvelle forme de mission journalistique. Ce que je détestais le plus à cette époque est devenu ce sur quoi j'avais envie d'écrire. Je suis

allé à Washington au cours de l'été 2003, lorsque le gouvernement Bush faisait subir au pays des choses qui me mettaient en rage. Je suis allé en Chine quelques années plus tard, rendu insomniaque par ma colère face aux dégâts infligés à l'environnement par les Chinois. Je suis allé en Méditerranée pour interviewer les chasseurs et les braconniers qui massacraient les oiseaux migrateurs. Chaque fois, en rencontrant l'ennemi, je suis tombé sur des gens que j'ai réellement appréciés, voire adorés. Des fonctionnaires républicains homosexuels, hilarants, généreux et brillants. De jeunes Chinois amoureux de la nature, intrépides et merveilleux. Un législateur italien pro-armes, au regard doux et qui m'a cité le défenseur des droits des animaux Peter Singer. Chaque fois, l'aversion aveugle qui m'était jusque-là si naturelle ne l'était plus.

Si vous restez dans votre chambre à enrager, ricaner ou hausser les épaules, comme je l'ai longtemps fait, le monde et ses problèmes vous paraîtront extraordinairement intimidants. Mais si vous sortez et que vous avez de vrais contacts avec des personnes réelles, voire des animaux réels, vous courez le danger, bien réel lui aussi, de finir par en aimer certains. Et là, qui sait ce qui vous arrivera ?

Je vous remercie.

L'île de la solitude

Dans le Pacifique Sud, à huit cents kilomètres des côtes centrales du Chili, se dresse une île volcanique d'une verticalité rébarbative, longue de onze kilomètres et large de six, peuplée de millions d'oiseaux marins et de milliers d'otaries mais totalement vide d'hommes, sauf aux mois les plus chauds, quand une poignée de pêcheurs y viennent pêcher la langouste. Pour se rendre sur cette île, officiellement nommée Alejandro-Selkirk, on commence par prendre l'avion, un huit-places qui assure une liaison bihebdomadaire entre Santiago et une autre île, située cent soixante kilomètres plus à l'est. Puis, de la piste d'atterrissage, à bord d'un petit bateau non ponté, on gagne le seul village de l'archipel, où on attend de pouvoir embarquer sur une des vedettes qui effectuent de temps en temps les douze heures de traversée, après quoi, souvent, on attend encore, parfois plusieurs jours, les conditions propices pour accoster les rives rocheuses. Dans les années 1960, les autorités touristiques chiliennes ont rebaptisé l'île en hommage à Alexander Selkirk, l'aventurier écossais dont le récit de vie solitaire dans l'archipel a probablement inspiré le roman de Daniel Defoe *Robinson Crusoé*, mais les autochtones continuent d'utiliser son nom d'origine, Masafuera : « la plus éloignée ».

À la fin de l'automne dernier, j'ai ressenti un besoin d'éloignement. Occupé sans interruption depuis quatre mois à la promotion d'un roman, j'avancais dans mon planning malgré moi, avec le

sentiment grandissant d'être le petit losange sur la barre de progression d'un lecteur multimédia. Des pans entiers de mon passé se sclérosaient de l'intérieur, à force d'être évoqués par moi trop souvent. Et chaque matin les mêmes doses revigorantes de nicotine et de caféine, chaque soir le même assaut contre mon courrier électronique en attente, chaque nuit les mêmes verres avalés pour le même éclat abrutissant de plaisir. À un moment donné, influencé par mes lectures sur Masafuera, j'ai formé le projet de tout plaquer pour me retrouver seul là-bas, comme Selkirk, au cœur de l'île, là où personne ne vit même de manière saisonnière.

Je me disais aussi qu'il serait peut-être bon, tant que j'étais sur place, de relire le livre communément considéré comme le premier roman anglais. Premier grand document sur l'individualisme radical, *Robinson Crusoé* raconte la survie matérielle et psychologique d'un homme ordinaire soumis à un isolement total. L'entreprise romanesque associée à l'individualisme – la quête de sens à travers une narration réaliste – devait devenir le mode littéraire dominant pour les trois siècles à venir. La voix de Crusoé résonne dans celles de Jane Eyre, de l'homme du sous-sol, de l'homme invisible, du Roquentin de Sartre. Tous ces récits m'avaient autrefois fait vibrer, et là, dans le mot même de *novel*¹, avec sa promesse de « nouveauté », persistait le souvenir d'autres expériences de jeunesse si captivantes que je pouvais rester assis en silence pendant des heures sans jamais songer à l'ennui. Ian Watt, dans son classique *The Rise of the Novel*, établit une corrélation entre le bourgeonnement de la production romanesque du XVIII^e siècle et la demande croissante de divertissement domestique de la part des femmes, libérées des tâches ménagères traditionnelles et qui ne savaient pas comment occuper ce surplus de temps. D'une manière très directe, selon Watt, le roman anglais serait né des cendres de l'ennui. Or l'ennui était ce dont je souffrais. Plus on multiplie les distractions, plus

1. Mot signifiant « roman » en anglais. (*Sauf indication contraire, toutes les notes sont du traducteur.*)

chacune d'elles perd de son efficacité, c'est pourquoi j'avais dû augmenter les doses des miennes, jusqu'au moment où, avant que je ne m'en aperçoive, je relevais mes e-mails toutes les dix minutes, mes chiques de tabac devenaient de plus en plus grosses, mes deux verres d'alcool par soir étaient passés à quatre, et j'avais acquis une telle maîtrise au jeu du solitaire sur ordinateur que mon but n'était plus de gagner une partie mais d'en gagner au moins deux d'affilée – une sorte de méta-solitaire dont la fascination ne consistait pas dans le fait de jouer aux cartes mais dans l'accumulation de victoires et de défaites. Ma série victorieuse la plus longue jusque-là était de huit.

M'étant organisé pour me faire emmener à Masafuera à bord d'un petit bateau affrété par des botanistes aventureux, je me suis livré à une petite orgie consumériste chez REI, grand magasin de matériel d'activités de plein air, où le mythe crusoéen hante le rayon des petits accessoires de survie, plus particulièrement présent, peut-être, dans les symboles de civilisation confrontée à la vie sauvage, comme le verre à cocktail en inox à pied dévissable. Outre un sac à dos, une tente et un couteau neufs, je me suis équipé de quelques articles dernier cri, parmi lesquels une assiette en plastique dont le bord de silicone se relevait pour former un bol, des pastilles pour neutraliser le goût de l'eau stérilisée à l'iode, une serviette en microfibre qui se rangeait dans un sac merveilleusement petit, du chili végétarien bio lyophilisé et une cuillère-fourchette indestructible. J'ai également constitué d'importantes réserves de noix, de thon et de barres protéinées, car on m'avait prévenu qu'en cas de mauvais temps je pouvais me retrouver bloqué sur Masafuera indéfiniment.

La veille de mon départ pour Santiago, j'ai rendu visite à mon amie Karen, la veuve de l'écrivain David Foster Wallace. Alors que je m'apprêtais à m'en aller, elle m'a demandé, de but en blanc, si je voulais bien emporter quelques cendres de la dépouille de David pour les disperser sur Masafuera. J'ai accepté, et, ayant trouvé une boîte d'allumettes en bois d'autrefois, à tiroir, en forme de livre,

elle y a versé un peu des cendres en expliquant qu'elle aimait l'idée qu'une part de David repose sur une île isolée et inhabitée. Ce n'est que plus tard, dans ma voiture, que j'ai compris qu'elle m'avait donné ces cendres pour moi autant que pour David. Elle savait, car je le lui avais confié, que ma tendance actuelle à me fuir moi-même avait commencé peu après la mort de David, deux ans auparavant. À l'époque, j'avais pris la décision, plutôt que d'affronter le suicide abominable d'un être qui m'avait été si cher, de me réfugier dans la colère et dans le travail. Le travail à présent terminé, il devenait cependant plus difficile de ne pas tenir compte de la probabilité, selon la manière dont on interprétait son suicide, que David soit mort d'ennui et de désespoir à propos de ses romans à venir. La note désespérée de mon propre ennui pouvait-elle avoir un lien avec mon manquement à une promesse que je m'étais faite ? La promesse que, une fois mon projet de livre mené à bien, je m'autoriserais à éprouver plus qu'un chagrin fugace et une colère persistante face à la mort de David ?

C'est ainsi que, dans un épais brouillard, le dernier matin de janvier, je suis arrivé à un endroit de Masafuera appelé La Cuchara (« la cuillère »), à neuf cents mètres au-dessus du niveau de la mer. J'avais un carnet, des jumelles, une édition de poche de *Robinson Crusoé*, le mini-livre contenant les restes de David, un sac à dos rempli de matériel de camping, une carte ridiculement simpliste de l'île, et ni alcool, ni tabac, ni ordinateur. En dehors du fait que, au lieu d'être monté là par moi-même, j'avais suivi un jeune garde forestier et une mule chargée de mon sac à dos, et que j'avais également apporté, sur l'insistance de diverses personnes, un émetteur-récepteur radio, un GPS vieux de dix ans, un téléphone satellite et plusieurs batteries de secours, j'étais complètement isolé et seul.

Mon premier contact avec *Robinson Crusoé* a été la lecture que m'en a faite mon père. Avec *Les Misérables*, c'était le seul roman qui ait un sens pour lui. À en juger par le plaisir qu'il prenait à me le lire, il est clair qu'il s'identifiait avec Crusoé aussi profondément

qu'avec Jean Valjean (qu'en autodidacte il prononçait « Gene Val Gene »). Comme Crusoé, mon père se sentait isolé des autres, se montrait résolument modéré dans ses habitudes, croyait en la supériorité de la civilisation occidentale sur la « sauvagerie » des autres cultures, voyait le monde naturel comme une matière à assujettir et exploiter, et c'était un bricoleur invétéré. Survivre en faisant preuve d'autodiscipline sur une île déserte entouré de cannibales était pour lui un sujet idéal. Né dans une petite ville austère, bâtie par son père et par ses oncles, des pionniers, il avait grandi en travaillant dans des campements de constructeurs routiers parmi les marécages boréaux. Au sous-sol de notre maison de Saint Louis, il avait un atelier bien rangé où il affûtait ses outils, raccommodait ses vêtements (il cousait très bien) et improvisait, à l'aide de bois, de métal et de cuir, des solutions robustes aux problèmes d'entretien domestique. M'emmenant camper avec mes copains plusieurs fois par an, il organisait seul notre campement pendant que nous courions dans les bois, et se faisait un lit de vieilles couvertures rêches à côté de nos sacs de couchage garnis de fibres synthétiques. Je pense, dans une certaine mesure, que je lui servais de prétexte pour aller camper.

Mon frère Tom, non moins bricoleur que mon père, s'est mis sérieusement à la randonnée après son départ pour l'université. Moi qui cherchais à imiter Tom en toute chose, j'écoutais ses récits d'expéditions de dix jours en solitaire dans le Colorado et dans le Wyoming, et je me languissais d'en faire autant. Ma première occasion s'est présentée l'été de mes seize ans, lorsque j'ai persuadé mes parents de me laisser participer à un cours d'été intitulé « Camping dans l'Ouest ». Mon copain Weidman et moi sommes montés dans un car rempli d'adolescents et d'accompagnateurs pour deux semaines d'« étude » dans les Rocheuses. J'avais l'antédiluvien sac à dos Gerry rouge de Tom et, afin de prendre des notes sur mon sujet d'étude choisi un peu au hasard, les lichens, un carnet identique à celui emporté par Tom dans ses voyages.

Le deuxième jour d'une randonnée dans le parc national des

Sawtooth, dans l'Idaho, nous avons tous été invités à passer vingt-quatre heures livrés à nous-mêmes. Mon accompagnateur m'a conduit jusqu'à un massif clairsemé de pins ponderosas, m'y a laissé seul, et, très vite, alors qu'il faisait grand jour et qu'il n'y avait aucune menace, je me suis réfugié, apeuré, sous ma tente. Apparemment, tout ce dont j'avais besoin pour prendre conscience du vide et de l'horreur de l'existence était d'être privé de compagnie humaine pendant quelques heures. J'ai appris, le lendemain, que Weidman, bien que de huit mois mon aîné, s'était senti si seul qu'il était revenu jusqu'à un endroit d'où il pouvait voir le camp de base. Ce qui m'a permis de tenir le coup – j'aurais même pu, me semblait-il, rester seul plus longtemps –, ç'a été d'écrire :

Jeudi 3 juillet. Ce soir, je commence ce journal. Si quelqu'un le lit, qu'il me pardonne d'abuser du « je ». Je n'y peux rien. C'est moi qui écris.

En revenant près de mon feu après manger cet après-midi, j'ai eu un moment l'impression que mon gobelet en aluminium était un ami et qu'il me regardait, assis sur son rocher...

Une mouche (il m'a semblé que c'était toujours la même) m'a tourné autour de la tête un sacré bout de temps tout à l'heure. J'ai fini par cesser de la considérer comme un sale insecte agaçant, pour en arriver inconsciemment à voir en elle un ennemi qui m'était sympathique et avec lequel nous nous contentions de jouer.

Également cet après-midi (et ç'a été mon activité principale), je me suis efforcé, installé sur une pointe de rocher, de mettre en mots un sonnet sur mes différentes raisons d'être telles que je les avais perçues à divers moments de ma vie (trois moments, trois points de vue). Je me rends compte à présent que je n'y arrive même pas en prose et je mesure combien c'était vain. Cependant, en essayant, je me suis convaincu que la vie était une perte de temps, ou quelque chose comme ça. J'étais alors si triste et déboussolé que mes pensées étaient toutes désespérées.

Et puis j'ai observé des lichens, j'ai écrit un peu sur eux, je me suis calmé, et je me suis dit que ma tristesse n'était pas due à une absence de raison d'être mais au fait que je ne savais pas qui j'étais ni pourquoi j'existais, et que je ne montrais pas à mes parents mon amour pour eux. Avec cette dernière idée, j'étais dans la bonne direction, mais la suivante m'en a un peu écarté. Je me suis dit que la cause de ce qui précède était la pression du temps (la brièveté de la vie). La vie est brève, c'est vrai, mais ma tristesse ne venait pas de là. Tout à coup, j'ai compris : ma famille me manquait.

Une fois mon mal identifié, j'ai pu y remédier en écrivant des lettres. Pendant le reste du séjour, j'ai tenu mon journal chaque jour et je me suis surpris à m'éloigner de Weidman et à me rapprocher de mes camarades féminines ; je n'avais jamais eu autant de succès en société. Ce qui m'avait manqué était le sentiment rassurant de me connaître un peu, sentiment acquis en couchant sur une page des mots à la première personne du singulier.

Pendant plusieurs années, j'ai eu envie de repartir, mais jamais suffisamment pour passer à l'acte. Le moi que je découvrais à travers l'écriture ne s'est finalement pas avéré identique à celui de Tom. J'ai néanmoins conservé son vieux sac Gerry, pourtant pas le bagage le plus pratique qui soit, et j'ai entretenu mes rêves de grands espaces en achetant des accessoires de camping bon marché, comme une grande bouteille de savon liquide à la menthe du Dr Bronner, dont Tom vantait régulièrement les vertus. Quand je suis retourné en car à l'université pour ma quatrième année, j'ai mis le Dr Bronner dans le sac à dos, et la bouteille s'est percée pendant le transport. Mes vêtements et mes livres étaient trempés. Quand j'ai voulu rincer le sac dans une salle de douche de la résidence, la toile s'est désagrégée dans mes mains.

Masafuera, vue du bateau qui s'en approchait, n'avait pas l'air accueillante. Ma seule carte de l'île était un tirage au format *letter*

d'une image Google Earth, et j'ai immédiatement compris que j'avais été optimiste dans mon interprétation de son relief. Ce qui ressemblait à des pentes raides était des falaises, et ce qui ressemblait à des pentes douces était des pentes raides. Une dizaine de cabanes de pêcheurs était groupée au fond d'une gorge spectaculaire, de chaque côté de laquelle les épaules verdoyantes de l'île disparaissaient mille mètres plus haut à l'intérieur d'un manteau de nuages roulant boudeusement sur eux-mêmes. La mer, raisonnablement calme durant la traversée, s'abattait en fortes vagues sur un passage entre les rochers au-dessous des cabanes. Pour gagner la rive, les botanistes et moi avons sauté dans un langoustier qui nous a amenés à moins de cent mètres du bord. Là, les marins ont relevé le moteur, et nous avons saisi une corde attachée à une bouée et nous y sommes hissés pour nous rapprocher encore. Près des rochers, l'embarcation a roulé de manière chaotique, en prenant l'eau par l'arrière, pendant que les marins s'efforçaient de nous amarrer à un câble qui devait nous permettre d'accoster. À terre, il y avait des quantités ahurissantes de mouches – le surnom de Masafuera est « l'Île aux mouches ». Des radiocassettes concurrentes déversaient de la musique nord et sud-américaine à travers les portes ouvertes de plusieurs cabanes, repoussant l'immensité oppressante de la gorge et le froid déferlement des vagues. Derrière les cabanes, un bosquet de grands arbres morts, devenus avec le temps d'une couleur d'os, renforçait l'atmosphère désolée.

Mes compagnons de voyage vers l'intérieur de l'île étaient un jeune garde forestier, Danilo, et une mule à l'air impassible. Étant donné l'escarpement du relief, je ne pouvais même pas me prétendre déçu de ne pas porter moi-même mon sac. Danilo s'était harnaché d'un fusil, dans l'espoir de tuer une des chèvres non indigènes ayant survécu aux efforts récents d'une fondation écologiste hollandaise pour les éradiquer. Sous les nuages gris du matin qui se sont vite transformés en brouillard, nous avons parcouru une suite interminable de montées et de descentes, et traversé un ravin envahi par une espèce d'arbrisseau introduite, le *maqui*, dont on se

sert pour réparer les casiers à langoustes. Le chemin était jonché de quantités démoralisantes de vieilles crottes de mules, mais les seules choses que nous avons vues bouger étaient des oiseaux : un petit Cinclode d'Oustalet et plusieurs Buses de Juan-Fernández, deux des cinq espèces endémiques d'oiseaux terrestres de Masafuera. L'île est également le seul lieu connu où nichent deux pétrels intéressants et l'un des oiseaux chanteurs les plus rares du monde, le Synallaxe de Masafuera, que j'espérais apercevoir. À vrai dire, à l'époque de mon départ pour le Chili, découvrir de nouvelles espèces d'oiseaux était la seule activité dont je pouvais être absolument certain qu'elle ne m'ennuierait pas. La population de synallaxes, dont la plus grande part vit dans une petite zone de haute altitude appelée Los Inocentes, est aujourd'hui estimée à environ cinq cents individus. Très peu de gens en ont vu ne serait-ce qu'un dans leur vie.

Plus tôt que je ne pensais, Danilo et moi sommes arrivés à La Cuchara et avons distingué, à travers le brouillard, la silhouette d'un petit *refugio*, une cabane de garde forestier. Nous avons grimpé de neuf cents mètres en à peine plus de deux heures. J'avais entendu parler d'un *refugio* à La Cuchara, mais j'imaginais une cabane rudimentaire et ne prévoyais pas le problème qu'il allait me poser. Son toit était pentu et fixé au sol par des câbles, et à l'intérieur se trouvaient une cuisinière à gaz, deux lits superposés avec des matelas en mousse, un sac de couchage peu engageant mais fonctionnel, et un placard garni de paquets de pâtes et de conserves ; manifestement, il m'aurait suffi d'apporter quelques pastilles d'iode pour survivre ici. L'existence de ce *refugio* rendait mon projet déjà artificiel d'expérience solitaire et autarcique plus artificiel encore, et j'ai résolu de faire comme s'il n'était pas là.

Danilo a ôté mon sac de la mule et m'a conduit par un sentier brumeux jusqu'à un ruisseau où coulait juste assez d'eau pour former un petit bassin. Je lui ai demandé s'il était possible de se rendre d'ici à pied à Los Inocentes. Il a fait un geste en direction du haut de la montagne et a dit : « Oui, il y en a pour trois heures, en suivant les *cordones*. » J'ai eu envie de lui demander si nous ne

pouvions pas y aller tout de suite, afin que je puisse camper plus près des synallaxes, mais Danilo semblait pressé de regagner la côte. Il est reparti avec sa mule et son fusil, et je me suis attelé à mes tâches crusoéennes.

La première d'entre elles a été de collecter de l'eau et de la rendre potable. Chargé d'une pompe de filtrage et d'une gourde en toile, j'ai suivi ce que je croyais être le sentier menant au bassin, qui, je le savais, n'était pas à plus de deux cents mètres du *refugio*. Je me suis immédiatement perdu dans le brouillard. Quand j'ai enfin localisé le bassin, après avoir essayé plusieurs sentiers, le tube de ma pompe s'est fendu. J'avais acheté cette pompe vingt ans plus tôt, en pensant qu'elle pourrait m'être utile si un jour je me perdais dans la nature, et son plastique était devenu friable. J'ai rempli la gourde d'une eau un peu trouble et, faisant fi de ma résolution, suis entré dans le *refugio*, ai vidé mon eau dans une grande marmite et y ai ajouté quelques pastilles d'iode. J'ignore comment, cette simple tâche m'avait pris une heure.

Puisque à présent je me trouvais dans le *refugio*, j'en ai profité pour me changer, mes vêtements ayant été trempés par l'ascension à travers la rosée et le brouillard, et j'ai entrepris de sécher l'intérieur de mes chaussures avec le papier hygiénique que j'avais apporté à profusion. Je me suis aperçu que mon GPS, l'unique gadget pour lequel je ne disposais pas de batteries de rechange, était resté allumé et s'était vidé de son énergie toute la journée, ce qui a provoqué une angoisse que j'ai apaisée en essuyant l'eau et la boue sur le sol avec d'autres petits amas de papier toilette. Enfin, je me suis risqué dehors sur un promontoire rocheux et me suis mis en quête d'un endroit où camper, hors de la zone constellée de crottes de mules autour du *refugio*. Une buse a piqué juste au-dessus de moi ; perché sur un bloc de pierre, un cinclode a lancé un appel enjoué. Après avoir beaucoup marché et pesé le pour et le contre, j'ai porté mon choix sur un creux à l'abri du vent et d'où on ne voyait pas le *refugio*, et j'y ai pique-niqué de fromage et de salami.

J'étais seul depuis quatre heures. J'ai monté ma tente en arrimant

la structure à des rochers et en lestant les piquets des plus lourdes pierres que j'aie pu soulever, puis je me suis préparé du café sur mon petit réchaud. De retour au *refugio*, je me suis consacré à mon projet de séchage de chaussures, en m'interrompant toutes les cinq minutes pour ouvrir les fenêtres et chasser les mouches qui ne cessaient d'entrer. J'étais manifestement tout aussi incapable de me sevrer des commodités du *refugio* que des distractions modernes que j'étais censé être venu fuir. Je suis allé remplir une deuxième gourde et, dans la grande marmite, sur la cuisinière, j'ai fait chauffer de l'eau pour me laver. J'ai tout de même trouvé *autrement plus agréable*, après mes ablutions, de rentrer me sécher avec la serviette en microfibre et m'habiller que de le faire dehors, dans la poussière et le brouillard. Je n'étais plus à un compromis près, et je suis redescendu sur le promontoire avec l'un des matelas en mousse, que j'ai installé sous ma tente. « Mais c'est tout, me suis-je dit tout haut. Ça s'arrête là. »

À l'exception du bourdonnement des mouches et des appels sporadiques des cinclodes, le silence était absolu. Par moments, le brouillard se levait légèrement, et j'entrevois des coteaux rocheux et des vallées remplies de fougères avant que le plafond ne s'abaisse à nouveau. J'ai sorti mon carnet et j'ai noté ce que j'avais fait ces sept dernières heures : suis allé chercher de l'eau, ai déjeuné, ai monté la tente, me suis lavé. Mais quand j'ai voulu écrire des phrases plus personnelles, en employant le « je », je me suis aperçu que j'étais trop conscient de moi-même. Apparemment, ces trente-cinq dernières années, je m'étais tellement habitué à me « narrativiser », à vivre ma vie comme une histoire, que je ne pouvais désormais plus utiliser les journaux intimes que pour résoudre des problèmes et fouiller en moi. Même quand j'avais quinze ans, dans l'Idaho, je n'avais pas écrit du fond de mon désespoir mais seulement après en être sorti et, aujourd'hui plus que jamais, les histoires qui m'importaient étaient celles qui étaient racontées – choisies, clarifiées – rétrospectivement.

Mon projet pour le lendemain était d'essayer de voir un synallaxe.

Rien que de savoir cet oiseau présent sur l'île me rendait celle-ci intéressante. Quand je me mets en quête d'une nouvelle espèce d'oiseau, je recherche une authenticité presque perdue, les vestiges d'un monde aujourd'hui en grande partie envahi par l'homme mais qui reste magnifiquement indifférent à nous ; apercevoir un oiseau rare qui persiste malgré tout à se reproduire et à se nourrir est un délice durablement transcendant. Le lendemain matin, ai-je décidé, je me lèverais à l'aube et consacrerai, si nécessaire, la journée entière à gagner Los Inocentes et à revenir. Réconforté par la perspective de cette quête qui ne s'annonçait pas sans quelques difficultés, je me suis préparé un bol de chili, puis, bien que le soir ne fût pas encore tombé, je me suis enfermé sous ma tente. Sur le matelas très confortable, dans un sac de couchage que je possédais depuis le lycée et équipé d'une lampe frontale, je me suis installé pour lire *Robinson Crusoé*. Pour la première fois de toute la journée, je me suis senti heureux.

L'un des premiers admirateurs de *Robinson Crusoé* a été Jean-Jacques Rousseau qui, dans l'*Émile*, préconise d'en faire le texte principal pour l'éducation des enfants. Rousseau, dans la grande tradition expurgatrice française, n'avait pas en tête l'intégralité du texte, mais simplement sa longue partie centrale, où Robinson relate sa survie pendant un quart de siècle sur une île déserte. Peu de lecteurs contesteront qu'il s'agit là de la partie la plus intéressante, en regard de laquelle les aventures de Robinson qui la précèdent et la suivent (sa capture par un corsaire turc, les loups géants dont il repousse les attaques) paraissent ternes et creuses. Le récit de cette survie tient notamment son attrait de la manière particulière qu'a Robinson de le livrer : les « trois chapeaux, un bonnet et deux souliers dépareillés¹ » qui sont tout ce qui reste de

1. Tous les extraits de *Robinson Crusoé* cités ici sont tirés des traductions de Pétrus Borel pour les deux premiers volumes et de Francis Ledoux pour le troisième, rassemblées dans *Vie et aventures de Robinson Crusoé*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1959.

ses camarades noyés, l'inventaire des objets utiles qu'il récupère sur l'épave du vaisseau, les subtilités de sa traque des chèvres sauvages qui peuplent l'île, sa réinvention pragmatique des tâches artisanales essentielles (fabriquer des meubles, des pirogues, des poteries, du pain). Mais ce qui anime vraiment ces aventures sans aventure, et qui les rend étonnamment haletantes, c'est leur accessibilité à l'imagination du lecteur lambda. J'ignore totalement ce que je ferais si j'étais réduit en esclavage par un Turc ou menacé par des loups ; j'aurais sans doute trop peur pour faire ce que fait Robinson. Mais lire ses solutions pratiques aux problèmes de la faim, du froid, de la maladie et de la solitude m'invite à entrer dans la narration, à imaginer ce que je ferais, moi, si je me retrouvais abandonné ainsi, et à mesurer mon énergie et ma ressource aux siennes. (Je suis sûr que le texte avait cet effet-là sur mon père.) Jusqu'à ce que le monde extérieur vienne entamer l'isolement de l'île, sous la forme de cannibales en maraude, nous ne sommes que deux, Robinson et son lecteur, et cette intimité crée une atmosphère très confortable. Dans une narration plus riche en action, les pages détaillant les tâches ordinaires et les émotions de Robinson seraient ce que le critique Franco Moretti qualifie avec ironie de « bouche-trou ». Mais, comme le note Moretti, c'est précisément le développement dramatique de ce genre de « bouche-trou » qui a été la grande innovation de Defoe ; ces descriptions du quotidien sont devenues caractéristiques de la fiction réaliste, chez Austen et Flaubert comme chez Updike et Carver.

Le « bouche-trou » de Defoe est encadré et dans une certaine mesure interpénétré d'éléments empruntés aux autres grandes formes de narration en prose qui l'ont précédé : les épopées de la Grèce antique, qui incluaient des récits de naufrages et d'asservissement, les autobiographies spirituelles catholiques et protestantes, les romans du Moyen Âge et de la Renaissance, et la littérature picaresque espagnole. Le roman de Defoe s'inscrit également dans la tradition des récits calomnieusement inspirés, ou censés l'être, de la vie de personnages publics réels ; dans le cas de Crusoé, le

modèle était Alexander Selkirk. On a même avancé que Defoe avait voulu son roman comme un outil de propagande utopiste, en exaltant les libertés religieuses et les opportunités économiques des colonies anglaises du Nouveau Monde. L'hétérogénéité de *Robinson Crusoé* montre bien la difficulté, voire l'absurdité, qu'il y a à parler de la « naissance du roman » et à vouloir voir en l'œuvre de Defoe le premier individu de l'espèce. *Don Quichotte*, après tout, a été publié plus d'un siècle avant, et il est clair que c'est un roman. Et pourquoi ne pas également appeler romans les *romances*¹, dans la mesure où elles ont été abondamment diffusées et lues au XVII^e siècle et que, d'ailleurs, la plupart des langues européennes ne font pas la distinction entre *romance* et *novel* ? Si les premiers romanciers anglais ont souvent souligné que leurs œuvres n'étaient pas « de simples *romances* », de nombreux écrivains de *romances* en avaient dit autant des leurs. Pourtant, au début du XIX^e siècle, quand les spécimens les plus importants de cette forme ont été rassemblés pour la première fois dans des recueils faisant autorité, par Walter Scott et d'autres, les Anglais avaient non seulement une idée très nette de ce qu'ils entendaient par « romans », mais ils en exportaient en grand nombre, traduits, dans d'autres pays. Indéniablement, un genre existait là où il n'en existait pas auparavant. Qu'est-ce donc au juste qu'un roman, et pourquoi ce genre est-il apparu quand il est apparu ?

L'explication la plus convaincante reste celle politico-économique proposée par Ian Watt il y a cinquante ans. Le berceau du roman, sous sa forme moderne, se trouve également avoir été la nation la plus dominante sur le plan économique et la plus sophistiquée d'Europe, et Watt est abrupt mais puissant dans son analyse de cette coïncidence en liant la glorification de l'entreprise individuelle, l'expansion d'une bourgeoisie cultivée, attirée par des lectures dont elle est le sujet, le développement de la mobilité sociale

1. Terme initialement restreint en anglais aux récits chevaleresques du Moyen Âge, puis péjorativement étendu à tout texte déconnecté de la réalité.

(invitant les écrivains à exploiter les angoisses qui en découlent), la spécialisation de la main-d'œuvre (créant une société de *différences* intéressantes), la désintégration du vieil ordre social en une multitude d'isolats, et, bien sûr, parmi la classe moyenne nouvellement aisée, l'accroissement spectaculaire du temps libre pour la lecture. Au même moment, l'Angleterre se laïcisait rapidement. La théologie protestante avait jeté les bases de la nouvelle économie en réimaginant l'ordre social comme un ensemble d'individus autonomes ayant une relation directe avec Dieu, mais dès 1700, alors que l'économie britannique était florissante, le besoin que les individus avaient de Dieu devenait moins clair. Certes, tout jeune lecteur impatient vous le dira, de nombreuses pages de *Robinson Crusoé* sont consacrées au voyage spirituel de son héros. Robinson trouve Dieu sur l'île, et il se tourne régulièrement vers Lui dans les moments de crise, L'implore de lui venir en aide et Le remercie extatiquement de lui fournir les moyens de sa délivrance. Pourtant, sitôt chaque crise passée, il revient à ses préoccupations pratiques et oublie Dieu ; à la fin du livre, il semble avoir été sauvé plutôt par son assiduité et son ingéniosité que par la Providence. Lire l'histoire des hésitations de Robinson entre foi et oubli, c'est voir le genre de l'autobiographie spirituelle s'effiloche pour se transformer en fiction réaliste.

L'aspect le plus intéressant de l'origine du roman est peut-être l'évolution des réponses de la culture anglaise à la question de la vraisemblance : une histoire étrange doit-elle être acceptée comme vraie *parce que* étrange, ou son étrangeté doit-elle être prise comme preuve qu'elle est fausse ? Les inquiétudes soulevées par cette question continuent de nous animer aujourd'hui (en témoigne le scandale des « mémoires » de James Frey), et elles étaient certainement présentes en 1719, quand Defoe publia le premier volume, le plus connu, de *Robinson Crusoé*. Le vrai nom de l'auteur n'y figurait nulle part. Le livre s'intitulait d'ailleurs alors *La Vie et les étranges et surprenantes aventures de Robinson Crusoé... Écrit par lui-même*, et beaucoup de ses premiers lecteurs

crurent à un récit autobiographique. D'autres mirent toutefois son authenticité en doute, suffisamment pour que Defoe se sente obligé de la défendre l'année suivante, dans sa préface au troisième et dernier volume. Soulignant le contraste avec les *romances*, dont le contenu est « inventé », il insiste sur le fait que son histoire, « malgré son allégorie, est historique », et soutient que « l'homme existe – et il est bien connu –, dont les faits et gestes font le juste sujet de ces volumes ». Vu ce qu'on sait de la vie réelle de Defoe – comme Crusoé, il s'attira des ennuis en s'engageant dans des entreprises commerciales risquées, telles que l'élevage des civettes pour la fabrication du parfum, et il avait une connaissance intime de l'isolement, ses faillites l'ayant envoyé par deux fois en prison –, et vu son affirmation, un peu plus loin dans le même volume, selon laquelle « l'existence est ou devrait être – me semble-t-il – un seul acte universel de solitude », on peut raisonnablement conclure que l'homme « bien connu » en question n'est autre que Defoe lui-même. (Ce « oe » à la fin des deux noms est d'ailleurs frappant.) Si nous concevons aujourd'hui le roman comme l'expérience d'un écrivain superposée à un rêve éveillé, on peut voir un tournant crucial vers cette conception dans la revendication hésitante de Defoe d'une sorte de vérité moins strictement historique – la « vérité » du romancier.

La critique Catherine Gallagher, dans son essai *The Rise of Fictionality*, relève un curieux paradoxe à propos de cette sorte de vérité : tout en étant le moment où les écrivains de fiction, à commencer (plus ou moins) par Defoe, cessèrent de prétendre que leurs récits n'étaient pas fictionnels, le XVIII^e siècle fut également celui où ils s'employèrent à leur donner une apparence *non* fictionnelle – où la vraisemblance devint primordiale. L'explication que donne Gallagher de ce paradoxe repose sur un autre aspect encore de la modernité : la nécessité de prendre des risques. Quand le commerce a commencé à dépendre de l'investissement, il a fallu envisager les différentes manières dont les choses pouvaient tourner ; quand les mariages ont cessé d'être arrangés, il a fallu spéculer sur

les mérites de compagnons potentiels. Quant au roman, à mesure qu'il se développait au XVIII^e siècle, il fournissait à ses lecteurs un terrain de jeu à la fois spéculatif et sans risque. Tout en affichant sa fictionnalité, il vous donnait des protagonistes suffisamment typiques pour que vous les abordiez comme des versions possibles de vous-même et cependant suffisamment spécifiques pour rester *autres que vous*. La grande invention littéraire du XVIII^e siècle fut donc, plus qu'un simple genre, une attitude envers ce genre. Notre état d'esprit lorsque nous prenons un roman aujourd'hui – le fait que nous sachions qu'il s'agit d'une œuvre de l'imagination, notre disposition à en accepter les invraisemblances – constitue en réalité la moitié de l'essence du roman.

Plusieurs études universitaires récentes ont ébranlé la vieille idée selon laquelle le récit épique serait une caractéristique centrale de toutes les cultures, y compris orales. La fiction, qu'elle soit conte de fées ou fable, semble s'être adressée avant tout aux enfants. Dans les cultures prémodernes, les histoires avaient pour but d'informer, d'édifier, de faire vibrer, alors que les formes littéraires plus sérieuses, la poésie et le théâtre, demandaient un certain degré de maîtrise technique. Le roman, lui, était à la portée de quiconque disposait d'un crayon et de papier, et le genre de plaisir qu'il permettait était fondamentalement moderne. Vivre par pur plaisir une histoire inventée devint une activité à laquelle les adultes pouvaient à leur tour se livrer librement (bien que parfois avec un sentiment de culpabilité). Cette inflexion historique vers la lecture pour le plaisir fut si profonde qu'on ne la perçoit presque plus. À présent que le roman a proliféré sous-génériquement dans les films, les séries télévisées et les jeux vidéo récents – la plupart affichant leur fictionnalité, tous proposant des personnages à la fois typiques et spécifiques –, on peut même dire sans exagérer que ce qui distingue notre culture de toutes les précédentes, c'est qu'elle est saturée de divertissement. Le roman, dans sa dualité d'objet et d'attitude envers l'objet, a transformé si radicalement notre comportement que l'objet lui-même est menacé d'obsolescence.

Sur l'île sœur de Masafuera – anciennement Masatierra, rebaptisée Robinson-Crusoé –, j'avais vu les ravages infligés par trois plantes du continent, le *maqui*, le goyavier du Chili et la ronce, qui ont recouvert du même paysage des collines et des canaux de drainage entiers. D'un aspect particulièrement diabolique, la ronce est capable d'engloutir même de grands arbres et se propage en partie en émettant d'épais rejets qui ressemblent à des câbles à fibre optique hérissés de piquants. Deux espèces végétales endémiques ont déjà disparu, et, à moins qu'un projet de restauration de grande ampleur ne soit mis en œuvre, de nombreuses autres suivront. En marchant sur Robinson, à la recherche de délicates fougères indigènes en marge des ronces, j'en suis venu à considérer le roman comme un organisme qui, sur l'île d'Angleterre, aurait muté, serait devenu extrêmement invasif et se serait ensuite propagé de pays en pays jusqu'à conquérir la planète.

Henry Fielding, dans *Joseph Andrews*, qualifie ses personnages d'« espèces » – des entités plus qu'individuelles et moins qu'universelles. Le roman ayant transformé l'environnement culturel, les espèces de l'humanité ont cependant laissé la place à une foule universelle d'individus dont le trait le plus saillant est de se divertir de la même manière. Tel est le spectre monoculturel que David avait envisagé et auquel il avait entrepris de résister dans son épopée, le roman *L'Infinie Comédie*. Et les moyens employés pour cette résistance – l'annotation, la digression, la non-linéarité, l'hyper-textualité – annonçaient l'envahisseur plus virulent et plus radicalement individualiste encore qui remplace aujourd'hui le roman et sa progéniture. La ronce de Robinson-Crusoé était comme le roman conquérant, oui, mais elle ne me semblait pas moins comparable à Internet – cette espèce invasive essaimée par le fruit d'une autre ronce, le BlackBerry¹ –, qui, au lieu de superposer le moi à une narration, le superpose au monde. Au lieu des nouvelles, *mes*

1. En anglais, *blackberry* signifie « mûre » (nom choisi par la marque car les touches des claviers de ses appareils rappellent les drupéoles de la mûre).

nouvelles. Au lieu d'un match de foot unique, l'éclatement de quinze matchs pour constituer les statistiques personnalisées d'une division imaginaire. Au lieu du *Parrain*, « Les pitreries de mon chat ». L'individu hors de contrôle, chacun de nous un Charlie Sheen. Avec *Robinson Crusoé*, le moi était devenu une île ; et à présent, semblait-il, l'île devenait le monde.

J'ai été réveillé pendant la nuit par la toile de ma tente battant contre mon sac de couchage ; un vent fort s'était levé. J'ai mis mes boules Quiès, mais je continuais d'entendre les battements de la toile, accompagnés, plus tard, de chocs violents. Quand le jour s'est enfin levé, j'ai trouvé ma tente à moitié démontée, avec un morceau de mât suspendu dans le vide. Le vent avait dispersé les nuages au-dessous de moi et dégagé la vue sur l'océan, d'une proximité saisissante, l'aube éclaboussant de rouge son eau de plomb. Gagné par l'efficacité particulière que je sais appliquer à la poursuite d'un oiseau rare, j'ai pris un rapide petit déjeuner, j'ai fourré dans mon sac à dos l'émetteur-récepteur, le téléphone satellite et assez de vivres pour deux jours, et, à la dernière minute, le vent étant très fort, j'ai démanté ma tente et en ai lesté les coins avec de lourdes pierres, pour qu'elle ne s'envole pas en mon absence. Le temps pressait – sur Masafuera, les matinées sont généralement plus claires que les après-midi –, mais je me suis imposé un arrêt au *refugio* pour entrer ses coordonnées sur mon GPS avant de me hâter de reprendre mon ascension.

Le Synallaxe de Masafuera est un cousin, plus gros et au plumage plus terne, du Synallaxe rayadito, un étonnant petit oiseau que j'avais pu observer dans plusieurs forêts du Chili continental avant de venir dans l'archipel. Comment une aussi petite espèce a atterri à huit cents kilomètres des côtes en nombre suffisant pour se reproduire (et, ensuite, évoluer), on ne le saura jamais. L'espèce de Masafuera a besoin de forêts de fougères indigènes préservées, et sa population, qui n'a jamais été très importante, semble décroître, peut-être parce qu'elle niche au sol et est exposée à la prédation

TABLE

Souffrir ne vous tuera pas	9
L'île de la solitude	19
Horrible Méditerranée	57
Je t'appelle pour te dire que je t'aime	95
Le macareux chinois	115
Entretien avec l'État de New York	157
Notre petite planète	181
Qui vous dit que ce n'est pas vous, le méchant ?	185
L'essai dans les temps obscurs	199
Manhattan, 1981	221
Sauver ce que l'on aime	229
Ta vie soit maudite	255
Dix règles pour le romancier	275
Pertes invisibles	277
13/09/01	295
Cartes postales d'Afrique de l'Est	299
La fin du bout du monde	309
Et si on arrêta de faire semblant ?	341